



Dans la même collection

HURL BARBE, ***Pompe le Mousse***

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, ***Les Celtes mercenaires***

Western bre-ton et post-atomique.

PATRICK BOMAN, ***Des nouilles dans le cosmos***

Pas facile de faire des nouilles de qualité dans l'espace.

PATRICK BOMAN, ***Les Canines dans le pâté***

Une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

Les Innommables et autres histoires de Canines

PATRICK BOMAN, ***Amours, Délices et Morgue***

Suite des aventures des vampirologues de La Nouvelle-Babylone.

PATRICK BOMAN, ***Peabody se rince l'œil***

Opus six des célèbres aventures de l'Inspector Sahib.

PIERRE CHARMOZ,

***Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables.***

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

Le Vampire de Wall Street.

STUDIO LOU PETITOU ET PIERRE CHARMOZ,

La Canine impériale.

GASPARD DE LA NOCHE,

Luna di Miele et autres histoires de montagne.

GILLES DERAIS, ***Trilogie Lange***

Fessées et fusées (trois livres en un).

PIERRE LAURENDEAU, ***Signé Fornax.***

PIERRE LAURENDEAU, ***L'Architecte.***

YAK RIVAIS, ***Francoquin***

Un monument du xx^e siècle enfin réédité.

YAK RIVAIS, ***Spymaster vs Blackspider.***

RENÉ TROIN, ***Chantier Schéhérazade.***

JULES VEINE, ***Le Voyage dans les spasmes***

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, ***L'Atour infernal.***

NOIRCEUIL / LIA, ***Trilogie lia.***

CATALOGUES LACUNAIRES
DES ÉDITIONS MOZSCHAR ET DU RHIB



L'éditeur remercie :
Patrick Boman, maître d'œuvre de l'entreprise ;
l'indispensable Pierre Charmoz ;
et, pour leurs contributions appréciées,
Stéphane Mahieu et Pascal Varejka.

*Page de droite : marque des éditions Mozschar,
représentant l'éditeur en souverain de Baïtriane.*

Catalogues
lacunaires
des éditions
Mozschar
et du Rhib



Sous la Cape

Pietro Mozschar, aux origines controversées (ruthène, hongrois, piémontais, angevin?), fut un éditeur éminemment mobile que son itinéraire, parfois à son corps défendant, mènera de Leipzig à Champ-Cella, en 1886 (peut-être dans le département français des Hautes-Alpes, sans doute en réalité à Kellerfeld, près de Brünn [aujourd'hui Brno, en République tchèque], et cela en dépit du caractère résolument non montagnoux de la Moravie). L'année 1891 verra Pietro Mozschar à Laibach (aujourd'hui Ljubljana), alors capitale de la paisible et rurale province de Carniole, et en 1892 et 1893 il sera à Buda-Pešt, pour revenir à Laibach entre 1894 et 1897, avec un intermède roumain très mal connu entre 1897 et 1899 (l'éditeur s'emploiera à brouiller les pistes pour ces années roumaines; on lui attribue alors une liaison secrète avec une princesse, passablement âgée et très corpulente, mais ardente (se nourrissant quasi exclusivement de piments rouges fourrés à la feta) et qui se piquait de littérature. Cf. infra, au Rhib, COURTE-CUISSE, Spiridon, Lubricité...). De 1900 à 1904 il s'établira à Venise (on peut considérer que pour cette période notre Catalogue lacunaire devient un Catalogue lagunaire), louant à des moines arméniens un palazzo décrépit du quartier de Dorsoduro, au rez-de-chaussée régulièrement inondé, qu'il sous-louera en partie à des comitadjis macédoniens qui y grattaient le salpêtre des murs afin de fabriquer des bombes, lesquels sous-louèrent eux-mêmes à des « artistes de cabaret » montmartroises qui y installèrent un lupanar (où les moines bailleurs avaient leurs entrées, dans le cadre d'une formule d'abonnement particulièrement avanta-

geuse); ensuite, de 1905 à 1913, Mozschar installera ses presses à Trieste, encore autrichienne, donc dans son âge d'or; enfin, à la veille de la guerre absurde et criminelle qui décima le Vieux Continent, son instinct de survie le mènera sur les rives du lac Léman, à Montreux (avec un détour en 1921 par Nyon, où d'ailleurs il ne publie aucun titre), où, faisant preuve d'une louable longévité, il semble avoir exercé jusque vers la fin des années 1930, bien que les autorités helvétiques aient voulu à plusieurs reprises l'expulser « pour « anarchisme », bolchevisme et immoralité ».

Après le second conflit mondial, Champ-Cella / Kellerfeld et plus particulièrement l'abri d'observation du Dr Lorindo étant devenus « lieu de mémoire », les Nouvelles Éditions Mozschar, tombées en des mains mercenaires, y publieront, sous les auspices de la Fondation lorindacienne, les collections « Institut d'études lorindaciennes » et « Institut d'études fornaximuriennes », intriquant en vain, dans le cas de cette dernière collection, vite installée dans le village de La Pierre-Velue, pour obtenir des subventions auprès de la légation mandchoue.



Fondation Mozschar

En dépit de sa modestie légendaire, l'éditeur Pietro Mozschar ne put résister au plaisir de se faire statufier en maître du monde. On peut encore l'admirer au sommet du Grintovec (2 558 m), point culminant des Alpes kamniques, en Slovénie.

Sous la raison sociale Buchdruckerei P. Mozschar und Sohn

Pietro Mozschar semble à ses débuts avoir été associé, à Leipzig, avec un hypothétique fils, lequel disparaît ensuite du paysage éditorial, ayant sans doute délaissé la Voie Gutenbergienne.

BERNDT, Anton, *De la construction d'une cloche en métal et verre au-dessus de la Meije, afin de hisser celle-ci à l'altitude de 4 000 mètres*, Leipzig, 1883, 32 p., nombreux croquis à main levée, avec des notes en patois haut-alpin.

« Dans ce mémoire publié en français, peut-être le premier ouvrage paru chez Mozschar, l'architecte Berndt, s'inspirant des travaux de prédécesseurs illustres, projette la construction d'un édifice tout de verre et de métal, afin, précise-t-il, de "rendre accessible au plus grand nombre les vertiges des cimes réservées jusque-là aux seuls ascensionnistes et les épouvantes des abîmes insondables, où choient bien souvent ceux-là dans leur immense imprévoyance". L'édifice comporte, à la façon des maisons closes d'un prédécesseur renommé, des bulles d'observation mobiles le long de rails invisibles, afin que les visiteurs puissent admirer "séracs craquants, vires chamoisées, grimpeurs grimaçant sous l'effort". Au sommet, une boule pivotant en fonction de la position du soleil et abritant une salle de restaurant panoptique devait offrir à 4 023 mètres d'altitude une "vue incomparable sur les sommets les plus élevés des Alpes: le mont Blanc, le Matterhorn, le mont Rose...". Des ascenseurs panoramiques

devaient mener en quelques minutes aux étages d'observation, puis au restaurant gastronomique. Hélas, le constructeur visionnaire ne put réunir les fonds suffisants pour lancer cette grandiose entreprise qui l'eût placé à l'égal d'un Eiffel, et il dut abandonner, la mort dans l'âme, son projet. Notons que le Dr Lorindo, qui rencontra Berndt au printemps de 1885, s'inspira largement de son observatoire des cimes pour construire son abri (*cf. infra*). Anton Berndt, esprit fécond, ne resta pas sur cet échec initial, et c'est peut-être en prenant le thé avec le Dr Lorindo, déjà reclus en son abri – appelé à devenir l'Abri et dont nous suivrons la destinée exceptionnelle – qu'il conçut l'idée de ses labyrinthes familiaux (*cf. infra*). »

MOLLARD, Ignaz von, *Zentralamerikanische Vademecum, ein Handbuch für Reisende*, Leipzig, 1884, 550 p.

Ce considérable guide de voyage, qui fit longtemps autorité, est sans doute le deuxième et dernier ouvrage publié à Leipzig par Pietro Mozschar.

Ignaz von Mollard, croqué par le célèbre artiste-explorateur Giorgio Rioubl alors qu'il arpentait les volcans du Costa Rica en 1883.



Sous la raison sociale Mozschar

BENEŠ, Evžen, *Čeští námořníci na nabřeží Toga v 18. století – o starodávnošti vztahů mezi Čechami a Togem* (Les marins tchèques sur la côte du Togo au XVIII^e siècle – de l'ancienneté des rapports entre la Bohême et le Togo), F. Topič, Prague, 1925, 80 p., rééd. Montreux, 1928.

Evžen Beneš, frère jumeau d'Edvard, second président de la Tchécoslovaquie, était un passionné d'histoire. On lui doit quelques opuscules peu connus, comme celui-ci, rédigé après la découverte fortuite d'un manuscrit du XVIII^e siècle oublié dans l'atelier d'un luthier de Moravie du Sud. Ce texte, passionnant en dépit d'un style assez plat, évoque les audacieux marins tchèques qui, à l'époque de l'impératrice Marie-Thérèse, entre 1760 et 1780, ont effectué plusieurs voyages jusqu'à la côte du Togo. Certains d'entre eux s'y sont implantés, y ont pris femme, et y ont introduit la culture du chou et l'élevage de l'oie.

L'intérêt de l'opuscule du Dr Beneš est d'autant plus grand qu'il ne s'est pas contenté de retranscrire et d'adapter le manuscrit laissé par l'un de ces marins. Il a complété sa documentation en utilisant divers témoignages, notamment ceux de fonctionnaires coloniaux. Ainsi Beneš note-t-il avec émerveillement que, plus de cent quarante ans plus tard, on trouve encore quelques descendants de ces marins; que l'art de préparer les *knedlíky* s'est transmis dans certaines familles; que l'on a conservé dans quelques villages de la côte des mots tchèques comme *škoda* (dommage), *husa* (oie), *zelí* (chou), et *pivo* (bière); et que certains individus étaient encore capables, en 1919, de décliner ce dernier

mot à tous les cas! On notera en passant qu'Evžen Beneš omet soigneusement de mentionner la *pivovar* fondée par le Pr Vajka en 1919. Connu pour sa pruderie, le Dr Beneš aura sans doute été choqué par les turpitudes reprochées au professeur, qui a pourtant exercé en l'occurrence une œuvre civilisatrice indéniable. Mais, grâce au témoignage anonyme d'un habitué de la brasserie du village morave dans lequel a été retrouvé le manuscrit, on sait également que le Dr Beneš s'est aussi abstenu de mentionner les appréciations enthousiastes des marins à propos de la lascivité des « négresses » locales « au sexe profond et odorant ».

Un autre aspect mérite d'être mentionné. On le sait, les Tchèques ont toujours été musiciens dans l'âme. De fait, beaucoup de marins embarquaient avec leur violon. Et certains, de retour dans leur pays d'origine, y ont introduit des airs entendus au Togo. Un musicologue ayant effectué un voyage d'étude au Togo, Jaroslav Bochsá (ses notes ont malheureusement disparu), a pu démontrer que l'on retrouve des phrases musicales d'origine togolaise dans *Má Vlast* (Ma patrie), le célèbre cycle de poème symphonique de Bedřich Smetana composé entre 1874 et 1879, et dans la comédie musicale *Fidlovačka*, créée en 1834 au théâtre des États à Prague. Or, comme on le sait, une chanson tirée de cette comédie, *Kde domov můj* (Où est ma maison), est devenue l'hymne tchèque...

Il est évident qu'en publiant cet opuscule, le Dr Beneš qui, rappelons-le, était comme son frère jumeau juriste de formation, a également cherché à légitimer la colonisation du Togo par la Tchécoslovaquie. Mais, une fois émise cette réserve, l'ouvrage, qui n'est pas exempt d'un certain sentimentalisme, se lit avec plaisir.

BERNDT, Anton, *Le Labyrinthe pour tous. Précis de construction destiné à égarer les promeneurs*, Buda-Pest, 1892, 24 p., avec des schémas de montage.

Extrait de la réclame: «Faciles à construire, les labyrinthes Berndt vous permettront d'échapper définitivement à une belle-mère acariâtre, à des cousins ou à des beaux-frères vraiment barbants, à des créanciers insistants, à un contrôleur des impôts

menaçant, aux mendigots des œuvres de charité, aux prédicateurs fous, etc. Grâce à un système breveté, le labyrinthe Berndt est évolutif et aléatoire: toute personne qui y pénètre ne peut en sortir qu'avec l'assentiment du propriétaire. Prix négociable en fonction de la quantité.»



Fondation Mozschar

Id., *De la Brie à l'abri, carnet de voyage à travers la France, mai-juillet 1891 (mit einer Zusammenfassung in deutscher Sprache)*, Buda-Pest, 1893, 586 p., avec de nombr. ill.

«Fleuron de notre catalogue, cet épais volume, imprimé sur vergé fabriqué par un prestigieux moulin, nous fait revivre les aventures de l'architecte Berndt, parti sac au dos sur les routes de France, de Meaux, paisible cité dont la cathédrale fait la grandeur et qui connut la gloire autant à l'époque des foires de Champagne qu'à cause de l'immortel Bossuet, l'Aigle de Meaux, vers l'abri-observatoire alpin, voire alpestre, du Dr Lorindo. Au cours de ce voyage pédestre, l'architecte se perdit mainte et mainte fois (certains commentateurs y voient l'origine de son labyrinthe familial [cf. *supra*]) et fut parfois l'objet de l'hostilité de populations locales toujours méfiantes face aux chemineaux, eussent-ils l'élégance de lords anglais. L'ouvrage constitue également un remarquable catalogue des architectures autochtones, de la mesure en bouse du Berry aux châteaux du Lyonnais, dont les tourelles et les créneaux factices attestent la vanité des propriétaires, en passant par les caves du Mâconnais, où nombre de vigneronns semblent vivre à l'année. Enfin, notons que le style irréprochable du voyageur-écrivain, érudit, empreint d'un humour de bon ton, tiendra sous son charme le lecteur, surtout féminin, pendant de longues heures.»

Deux imprudents piégés dans un labyrinthe Berndt.

Une rageuse main anonyme, sans doute parpaillote, a crayonné en marge de cette note, sur le catalogue Mozschar 1893

(Pest, impr. Szabo), dont ne nous sont parvenus que les feuillets 21-22, 59-60 (qui porte ladite note) et 177-178: « Parlons-en, de Bossuet! Immonde canaille papiste, infâme crapule ensoutanée, à l'éloquence creuse, dont l'œuvre maîtresse fut d'avoir convaincu Louis XIV de révoquer l'édit de Nantes, provoquant l'exil d'innombrables malheureux et la quasi-ruine du pays. »

BLACKFOOT, Geoffrey, *Captain Geoffrey Blackfoot's Route from Kròh to Champ-Cella in Search of Dr Lorindo's Famous "Abri d'Observation"*, Londres, *Journal of The Geographical Society*, 1900, vol. XIV, n° 32, avec 2 cartes lithographiées, rééd. Venise, 1901, 38 p.

Réclame concise: « Une épopée inouïe, un explorateur intrépide, une des expéditions les plus hardies de notre temps. »

Le capitaine Blackfoot avait tenté de découvrir les sources du Zprung, mais, terrassé par les fièvres, trahi par son guide, abandonné par ses porteurs, il avait dû lâcher prise. Rosalind Pettyfrog (*cf. infra* la note consacrée à PETTYFROG, Artemisia, *The Intimate Papers...*) avait été plus heureuse quelques années plus tard, et le vaillant explorateur, qui séjournait alors au Caire, avait salué le succès de sa rivale avec le flegme requis. Blackfoot donna ensuite son nom à des marécages particulièrement fétides et infestés de crocodiles de Nouvelle-Polvénie, ainsi qu'à un sommet non encore cartographié de l'île mélanésienne Kaiser-Franz-Josef, mais son expédition dans les Alpes, dont le Dr Lorindo semble ne pas avoir mesuré l'importance, reste un de ses *coups de maître* – comme il aimait à le rappeler en français. Mais laissons la parole au hardi fils d'Albion: « Le Dr Lorindo me reçut dans cet espace exigu avec la simplicité patriarcale qui lui était, disait-on, coutumière: coiffé d'une couronne tressée de branches de chénopode bon-henri, vêtu uniquement d'un étui pénien en fourrure de marmotte ligure *non tannée* – l'odeur en témoignait –, il s'occupait à masser vigoureusement avec la boue de l'abri une Impétrante peu vêtue qui poussait des gloussements de feinte protestation dans ce que je crus identifier comme un dialecte bulgare; une autre Impétrante attrapa une marmotte

qui flânait là, et, lui pressant les mamelles, fit choir une goutte de lait dans mon lapsang-souchong tandis qu'Abdool, mon fidèle serviteur baloutch, émiettait une boulette de haschisch (du chitral 1899, une récolte insurpassable), mon cadeau de bienvenue, sur les braises du narguilé qu'il venait d'allumer. Ce fut un après-midi inoubliable, bien que le massage de l'Impétrante occupât l'altruïste praticien au point de lui faire négliger les obligations les plus élémentaires de la conversation. Une nuit opaque et sans lune étant survenue, l'Impétrante à la marmotte guida nos pas jusqu'à un abri sous roche, où nous campâmes. [...]»

Le capitaine Blackfoot fut tué en 1951, lors d'un coup de main perpétré par des voleurs de bétails du sud du Soudan contre la villa hâtivement fortifiée qu'un sultan local avait gracieusement mise à sa disposition. Le vieux lion avait quatre-vingt-six ans et mourut en faisant le coup de feu. Bien que célibataire, il laissa, dit-on, une descendance pléthorique sur les cinq continents. Cf. BATTERBURY-FINDLAY, William, *Sir Geoffrey Blackfoot, An English Legend*, Londres, O'Connor, Russell & Co, 1954. (William Batterbury-Findlay appartenait à la famille des célèbres importateurs à Londres de plumes d'autruche sud-africaines. Quel gouverneur de l'Empire n'avait pas son casque colonial orné de BF Feathers?... Cf. GOOSEFOOT, Henry, *Imperial Glories. The BF Feathers Company*, Londres, McAllister & Birch, 1947.)

CHAPUISARD, Ernest, *Histoire de l'aérostation dans l'Antiquité*, Bucarest, 1898, 75 p.

L'ouvrage du Dr Lorindo, *Hannibal est passé sous les Alpes, avec des preuves irréfutables*, fut une révélation pour Ernest Chapuisard, professeur au lycée français de Bucarest. Comme il l'écrit dans la préface de sa brochure, «j'entrepris à la lumière du livre du Dr Lorindo de reconsidérer l'histoire antique avec l'esprit sain et équilibré qui caractérise l'amateur de science positive». Se penchant sur l'Antiquité, il en arriva à la conclusion que les Grecs n'avaient pas pu ne pas inventer l'aérostation: «On ne me fera pas croire qu'aucun chiton, qu'aucun péplos ne s'est jamais envolé dans un atelier du Pirée sous l'action du feu sans qu'un

Hellène ne fût capable d'en tirer les mêmes conclusions qu'un vulgaire sieur Montgolfier.» Apprenant que Pietro Mozschar avait installé ses presses en Roumanie, il lui adressa son manuscrit, qui fut publié en français. Citant Thucydide et quelques autres classiques, il établit l'existence de l'aérostation dans la Grèce antique. Il n'y a pour lui aucun doute: le cheval de Troie est un aérostat en forme de canasson, le premier transport de troupes aéroportées. Pietro Mozschar refusa son second ouvrage, *Ulysse aéroštier et non navigateur*. Les harcèlements, voire les menaces qui s'ensuivirent de la part d'un auteur aigri et criant au complot ne furent pas étrangers au départ de Mozschar de Roumanie. Mozschar se souvint des théories de Chapuisard, si l'on croit la rumeur qui en fait l'inspirateur de la comédie-ballet *Ulysse aviateur*, du compositeur slovène Tristan Vlasty, sur un argument de l'élégiarque Slavko Kos, jouée à l'Opéra de Laibach en 1913.

On peut trouver encore quelques exemplaires de la brochure d'Ernest Chapuisard chez les bouquinistes de la Strada Academiei de Bucarest.

Rebondissement imprévu trois quarts de siècle plus tard avec la parution de: CHAPUISARD, Emil, *Ernešt Chapuisard, aéroštier, pêcheur et martyr*, Å, aux dépens de l'auteur [photocopié], s. d. [1975?], 24 p. Note manuscrite non signée agrafée sur l'exemplaire, le seul qui nous soit connu, conservé à la réserve de la bibliothèque municipale de Flers (Orne): «Cette véritable philippique anti-Mozschar, heureusement brève, fut écrite et publiée à compte d'auteur par l'arrière-petit-fils d'Ernest Chapuisard, devenu pêcheur de morue à Å, dans les îles Lofoten. Emil Chapuisard en veut au monde entier de son statut social, qu'il juge dégradant, et tout particulièrement à l'éditeur Mozschar, qui refusa l'œuvre maîtresse de son aïeul, *Ulysse aéroštier et non navigateur*, ce qui poussa ce dernier à des expériences aérostat-maritimes de plus en plus audacieuses. Parti de Cherbourg sur un catamaran-ballon à hydrogène pour prouver que l'on pouvait naviguer dans les airs – ou planer sur l'eau, ce qui revient à peu près au même –, le malheureux aéroštier-navigateur fut poussé par une tempête jusqu'aux îles Lofoten, où son embarcation se fracassa

contre une falaise. Il fut recueilli par une famille de pêcheurs de morue; par reconnaissance, il épousa la fille de la maison – on prétend également que, criblé de dettes et dans l'impossibilité de les rembourser, il ne souhaitait guère revenir en France, où, de retour de Bucarest, il enseignait au lycée agricole de Flers. Obligé de subvenir aux besoins de sa nouvelle famille – la femme norvégienne, sous l'influence de l'été polaire, est très féconde –, il apprit le métier de son beau-père, dont il prit la place après un accident en mer qui ne fut jamais clairement élucidé, beau-père qui lui-même avait succédé à son père à la suite d'une noyade suspecte. Son arrière-petit-fils, après de brillantes études à Å (école primaire), à Bergen (lycée) puis à Oslo (étudiant, mais on ignore dans quelle spécialité), revint à Å pour perpétuer l'activité familiale. Pourtant, aussi peu familier des mœurs des pêcheurs que des techniques du chalut, le jeune homme sombra dans une profonde dépression: en effet, ayant la mer en horreur et les bateaux en exécration, il refusa clair et net de participer à une quelconque campagne de pêche, préférant s'adonner à une activité moins légale mais plus rémunératrice, sur laquelle il ne s'étend pas dans son court pamphlet. C'est d'ailleurs en prison qu'il entreprit la rédaction de son opuscule, qui fut tiré, pense-t-on, sur le photocopieur de l'établissement pénitentiaire régional.

CONFIAINT, Saturnin, *Comment renforcer et étayer votre abri d'observation*, Champ-Cella, 1888, 32 p.

Le thème de l'abri d'observation de marmottes, l'un des favoris du Dr Lorindo, qui allait d'ailleurs par la suite assurer le rayonnement de sa pensée et sa gloire universelle, ne pouvait qu'attirer dès le début (l'abri fut creusé en 1885 et le docteur semble s'y être installé sans perdre un instant) l'attention du vigilant Mozschar, toujours à l'affût d'un « coup » éditorial.

DR



Sur S. Confiant, cf. *infra* la note relative à PAPADIAMANTIS, Aspasía, *Endiguer...*, alinéa 9.

« L'échafaudage Confiant, j'ai confiance! »... selon la publicité de son inventeur. Les utilisateurs étaient moins positifs dans leurs avis.

Id., *Éviter la peste : comment drainer votre abri d'observation*, Champ-Cella, 1887, 24 p.

Le Dr Lorindo, qui pensait en sa sollicitude infinie envers la jeunesse qu'un bain de boue glacée pris dans le confinement salubre de l'abri pouvait renforcer la santé de ses stagiaires (que dès alors il songeait à baptiser Impétrantes), raffermir leur peau, stimuler leur vitalité, s'opposa fermement à cette suggestion, au grand dam de l'industriel Confiant.

De son côté Mozschar n'imaginait nullement que quelques années plus tard, à Venise, il renoncerait à drainer – tâche insurmontable – le palazzo menaçant ruine où il allait élire domicile et dont le rez-de-chaussée allait se révéler un véritable égout. Un interminable procès, dont les acteurs sont aujourd'hui mal identifiés et dont l'issue était toujours pendante à l'heure où nous écrivons ces lignes, allait opposer l'éditeur aux moines arméniens du monastère de Saint-Krikor-de-la-Lagune, ses bailleurs.

Id., *La Ventilation adéquate d'un abri d'observation, avec dix croquis d'un nouveau moteur à propulsion manuelle*, Champ-Cella, 1888, 28 p.

Le Dr Lorindo, chaud partisan des fumets « naturels », notamment chez ses pensionnaires féminines, rejeta avec indignation cette suggestion ventilatrice. Confiant n'en démordit pas. Un duel au typomètre faillit s'ensuivre, duel que Pietro Mozschar, qui tenait à ses rares auteurs (l'époque a bien changé), parvint à éviter. Les adversaires se réconcilièrent au cours d'un banquet homérique, donné dans l'abri d'observation, dont ils mirent une semaine à se remettre, notamment à cause d'un abus de morilles confites, gourmandise de choix dont les vertus psychotropes ont été étudiées en détail. *Cf. infra*, WALDBRUNNER, Siegfried, *Menu...*; *cf.* également HURLELOUP, Ambroise, « Les propriétés hallucinogènes des morilles (*Morchella esculenta*) confites du département des Hautes-Alpes », thèse de toxicologie soutenue le 23 juin 1885 devant la faculté de médecine de Grenoble, inédite.

Id., *Le Baveux et le Moelleux. Comment réussir à tout coup votre omelette aux trompettes-de-la-mort*, Champ-Cella, 12 p., 1890.

Une curiosité que ce premier volume de la collection gastronomique, qui fut interrompue par le départ précipité de l'éditeur vers des cieux moins hostiles.

DERYEN, Brian Stephen, *Petite cuisine fine et récréative. Recettes traditionnelles des Hautes-Alpes*, Laibach [Ljubljana], 1895, 96 p., nombr. ill.

«Le célèbre historien des langues et gastronome rend compte d'un séjour qu'il effectua à l'abri-observatoire du Dr Lorindo, dont il avait fait la connaissance quelques années auparavant, au Colloque international de mycologie appliquée à la linguistique, à Bologne. Lors de ce séjour, en compagnie du bon docteur et de deux de ses "Impétrantes" (en réalité des grues levées dans une brasserie proche de la gare), il expérimenta la recette de la morille confite dans de la graisse de marmotte, connue pour ses vertus hallucinogènes (cf. *supra* dans la note relative à CONFIAINT, *La Ventilation...*, HURLELOUP, Ambroise, "Les propriétés..."). De là sans doute est née son obsession de découvrir la langue parfaite, origine des origines de tous les langages connus, qui, contrairement à l'hypothèse batracienne chère à Jean-Claude Brisset – qui aurait eu le Dr Lorindo comme élève –, serait marmottéenne. L'ouvrage, par ailleurs, fourmille de conseils précieux pour accommoder les pissenlits (il livre notamment, empruntée à un chef de référence [cf. KOHLER, Slavomir, *Cuisiner le loir sans culpabilité*, Maribor, chez l'auteur, 1890] une recette de loir à l'étouffée, aux pissenlits, qu'il recommande de servir avec de la gelée de myrtilles) ou encore le chénopode bon-henri (*Chenopodium bonus-henricus*), ou épinard sauvage (cf. MITROPET, Hector-Henri, *Contribution à l'étude du chénopode bon-henri*, chez l'auteur, s. l. n. d.; "Les effets du chénopode bon-henri sur le métabolisme des mammifères supérieurs", in SIVERTSEN, Olaf, *Flora alpina*, Oslo, Kungl. Tryck.,

1899), ou encore l'iule des marais, abondant à la fonte des neiges, qu'il est recommandé de déguster vivant, à en croire le savant : la carapace croque délicieusement sous la dent tandis que les mille petites pattes taquinent la langue.»

Selon nos sources, Jean-Claude Brisset (1837-1919) ne fut jamais le professeur de Pietro Lorindo. En revanche, il se peut qu'il ait fait faire l'exercice à Brian S. Deryen en 1876, alors que celui-ci était soldat au 32^e d'infanterie, stationné à Tours, le futur Prince des penseurs y étant à l'époque capitaine.

Id., *De la navigation sur le torrent de Tramouillon. Expérience menée en juillet 1894 près l'abri-observatoire du Dr Lorindo au Pont-Teille de Champ-Cella, Laibach [Ljubljana], 1895, 24 p., avec une photographie (floue).*

Extrait de la réclame : «Ce court récit relate d'une manière pittoresque une expédition menée par le gastro-linguiste – autoproclamé “protonaute” (au Vatican il eût été protonaute apostolique) – après une soirée à l'abri-observatoire que nous devons nous résoudre à qualifier de très arrosée, sur les eaux tumultueuses du torrent proche de l'abri. Dans l'embarcation, constituée de peaux de marmottes cousues sur un cadre en osier avec du boyau de chat (du catgut chirurgical de la meilleure qualité), prirent place : le proto-linguiste, le docteur et deux “stagiaires” – nues, afin, précise l'auteur, de “ne pas surcharger la barque d'un poids inutile”. Il semble que le débit du torrent ait été insuffisant pour permettre ne serait-ce qu'un déplacement de quelques mètres. Le gastro-linguiste en tire une conclusion riche de possibilités sur les “navigations immobiles à fin de test des embarcations”.»

Une fois de plus, le terme «stagiaire» est employé abusivement par le rédacteur de la réclame, qui veille peut-être à ne pas attirer sur lui les foudres de Thémis. En fait, le docteur, commençant à avoir le plus grand mal à trouver des jeunes filles acceptant, sous prétexte de «stage dans l'abri à marmottes», de se prêter à ses manipulations contraires aux bonnes mœurs, avait ce jour-là, contraint et forcé, loué pour la journée les services de deux

pensionnaires d'un bordel à soldats de Briançon, ravies de cette sortie au grand air en compagnie de clients exigeants (différents suppléments furent facturés ce jour-là) mais bien élevés.

Id., *La Langue verte et l'accrue, précis d'agglutination pour inventer tout type de langue inconnue et incompréhensible. De l'incommunicabilité facile à transmettre*, Bucarest, 1897, 180 p., avec de nombreux tableaux grammaticaux et de conjugaison.

«Connaissez-vous le moldobasque? Le breizslavon? L'estoquichua? Fabriquez vous-même votre langue grâce à cette véritable boîte à outils linguistique! Nombreux exemples.»

Impossible ici d'omettre un curieux commentaire: JÄHNE, Wilhelm, *De originibus linguae deryanae. Liber primus*, Göttingen, chez l'auteur, 1899, qui fait remonter l'origine des langues connues et inconnues à un antique idiome protobasque du Caucase, le dherrien, qui ne serait plus parlé que par une centaine de locuteurs, ravagés par l'abus de yaourt et la consanguinité, sur les pentes du mont Ararat. Ce premier livre ne fut pas suivi des quatre autres annoncés par l'auteur et demeura unique. Signalons qu'il suscita à Göttingen de vives controverses entre étudiants en linguistique qui entraînèrent plusieurs duels, lesquels provoquèrent les balafres de rigueur.

Signalons qu'Axel Westerlund, qui depuis a suscité l'admiration du monde scientifique par son étude approfondie des verbes irréguliers polvènes, nous a laissé une belle «*Bibliographia dheriana*» restée inédite.

FORNAXIMURA, baron Kristian, *De quelques monuments archéologiques du département de la Marne. Le cénotaphe gallo-romain de Bhannes*, avec une préface et un appareil critique d'Ignaz von Mollard, Laibach [Ljubljana], 1891, 98 p.

Seule source dont nous disposons quant à la découverte en 1886 par le baron de ce cénotaphe, à l'authenticité d'ailleurs incertaine (il pourrait s'agir d'un simple abreuvoir, voire de

latrines), qui, de dimensions modestes, fut déplacé plusieurs fois, notamment en 1921, lors de l'érection du monument aux morts, pour être ensuite remonté au coin d'un champ de betteraves sur les injonctions des Monuments historiques (le baron refusa toujours d'en déménager. Il ne le quitta que dans sa vieillesse, perclus de rhumatismes, pour retourner à son manoir, qui avait souffert lui aussi des ravages du temps). Nous possédons le précieux témoignage d'une ex-Postulante (ainsi furent nommées les jeunes personnes amenées à séjourner dans le cénotaphe en compagnie du baron), une disciple nord-américaine d'origine roumaine: LUPESCO, Linda, *Élection définitive de domicile du baron Fornaximura en son cénotaphe gallo-romain* (en français), Philadelphie, Society for the Promotion of Fornaximurean Studies, 1951. (Sur la société fornaximurienne de Philadelphie, dissidente de la Fondation et son adversaire acharné, cf. *infra* CHAUSSEVERT, Candide, *Une imposture...*)

Id., *De procrastinatio*, Buda-Pest, 1892, 36 p.

Un des thèmes majeurs du baron. De nombreuses éditions pirates furent commercialisées dans l'Empire ottoman.

Id., *De procrastinatio reiterata*, Buda-Pest, 1893, 48 p.

Des lectrices au cœur tendre s'émurent de cette insistance du baron à attirer l'attention sur ses faiblesses et tentèrent, « pour son bien », de renverser la vapeur. Cf. QUIBOULAZ, Cunégonde, *Réfutation des mœurs procrastinatrices indûment prêtées au délicieux et immédiat baron marno-mandchou Fornaximura*, Sommesous, impr. de la veuve Gobillard, 1894, 32 p., dans lequel l'auteur (à qui sa cousine issue de germains Marcelle, jeune avocate dévorée d'ambition, prêta sa plume), épouse d'Onésime Quiboulaz, cultivateur, affirme que le baron était bien loin de remettre au lendemain ce qu'il pouvait accomplir le jour même. Toutefois, elle demeure dans le domaine des généralités agricoles ou archéologiques, en se gardant bien d'évoquer des faits précis.

Car la réalité est là et les faits sont brutaux. Ainsi, venu en personne, car il était d'une simplicité patriarcale, chercher du bon



Society for the Promotion of Formaximurean Studies

Le Cénotaphe avant le baron.

lait sain et crémeux à la ferme, agrémenté de quelques brins de paille « pour les vitamines », il se contenta d'accomplir une parade nuptiale de trois minutes et quatorze secondes, dans l'étable où Cunégonde Quiboulaz finissait de traire ses vaches, avant de lui proposer ses services les plus privés, qu'elle accepta sans façon à condition qu'il ne la mette pas en retard pour la préparation de sa soupe, car « Comment résister à un homme si courtois et ayant de si belles moustaches ? ».

Néanmoins, nous devons à la vérité de souligner que les lignes élancées de la statue en pied dite du *Grand Procrastinateur*, due au ciseau fécond d'Ogier-Vallemont (cf. PIGNOLE, Jean-Alfred, *Ogier-Vallemont, fondateur de l'Académie départementale marnaise des beaux-arts. Sa vie, son œuvre*, Montmirail, impr. Crucq-Ribote frères, 1950), qui fait l'ornement de la place de la Mairie, à Bhanes, offrent une ressemblance saisissante avec la silhouette élégante et la physionomie ouverte du baron.

Celui-ci, après moult séances de bête à deux dos dans l'étable ou dans le fenil, alors que l'infortuné Onésime était aux champs, et les grands enfants, à l'école de la République, accueillit avec son flegme habituel la nouvelle de la grossesse de la fermière, tandis que le mari bafoué jurait d'occire « ce faux noble de mes deux » s'il le voyait encore rôder auprès de sa femme. L'enfant, né en 1896, fut le quatrième de la maisonnée. Le père (selon le Code civil, du moins) ne faisant pas mystère de ses convictions bonapartistes, le bébé, après sa sœur Joséphine-Napoléonne et ses frères Louis-Napoléon et Jules-Napoléon, fut baptisé Charles-Napoléon.

L'enfant, auquel le baron ne s'intéressa que distraitement (son attention était accaparée par les Postulantes du cénotaphe), n'était pas destiné à reprendre la ferme paternelle et fut mis en apprentissage chez un charcutier, qui lui apprit les mille secrets du saindoux, du boudin, des rillettes, du fromage de tête, des pieds panés (sur ce point essentiel, nous renvoyons à : SCHÖNENBERGER, Kurt, *Bibliographie générale du pied de porc à la Sainte-Menehould*, Sarrebruck, à la Société des gastronomes, 1947), des saucisses et surtout des pâtés champenois. Mobilisé en 1914, deux fois blessé, caporal, médaille militaire, Charles-Napoléon Quiboulaz

survécût à la boucherie: de nouveau blessé en Flandre et alors fait prisonnier, il fut expédié en Prusse-Orientale, d'où il s'échappa en décembre 1917; il traversa les lignes sans trop s'en rendre compte, fut fait prisonnier par des soldats russes bolcheviques qui lui proposèrent la liberté s'il rejoignait leurs rangs, ce qu'il agréa, mais, au bout de deux jours, il manqua d'être fusillé en tant qu'espion de l'impérialisme. Il profita alors d'une situation chaotique pour désertier et passer aux blancs, également fusilleurs frénétiques, déserta de nouveau et gagna Irkoutsk sous l'apparence d'un chaman toungouse – «J'ai jamais retrouvé depuis un aussi chouette manteau de plumes!». En 1919 il était à Shanghai, où, réduit à la misère la plus abjecte, il se fit ramasseur d'engrais humain pour les potagers des environs. Par cautèle, il se faufila dans la domesticité d'un riche marchand chinois, flatté d'avoir un serviteur européen (bien que quelque peu mandchou par ses ancêtres), qui usa de ses influences pour lui faire délivrer un passeport par le consul français, et gagna en sa compagnie Yokohama, d'où il lâcha son employeur et s'embarqua pour El Callao, au Pérou, où il vécut d'expédients: déguisé en hindou, il lisait les lignes de la main en grommelant dans une langue inintelligible pour les naturels (qui était du patois de son village, le lecteur l'aura deviné). À Guayaquil, en Équateur, il parvint à se procurer un visa nord-américain en soudoyant un employé du consulat, et, à San Francisco, ayant rencontré un compatriote boucher qui travaillait aux halles de la ville et était susceptible de lui vendre à bon prix tout ce dont il allait avoir besoin, il se lança dans la fabrication de pâtés champenois, spécialité dans laquelle il excellait. Sa modeste boutique de Mission Street, à l'enseigne de Nap's Pies, prospéra, il s'agrandit en rachetant l'échoppe voisine, celle d'un tanneur de peaux de chat antirhumatismales qui s'était brûlé la cervelle lors de sa faillite, puis diverses boutiques aux quatre coins de la ville. Se soumettant au diktat yankee de l'abréviation et se faisant désormais appeler Nap Quib, il assista avec satisfaction à la chute d'un ou deux concurrents, qui, selon lui, «faisaient dans le bas-morcif», et s'agrandit encore en ouvrant des ateliers et des magasins dans toute la Californie. Bref, en 1935, après avoir ignoré la crise, car les Californiens combattaient

l'angoisse en se bourrant de petits pâtés, la Nap's Pies Ltd, Inc. prenait place parmi les géants de l'alimentation. Succès qui ne se démentit jamais: Nap Quib mourut en 1977, célibataire, laissant sa fortune pour partie à ses chats Rodrigue et Cardinal, d'affreux matous dont le cabinet Aaron, Zilberberg & Baumann fut nommé curateur, pour partie à la Quib Gastronomical Library, qu'il avait créée à Sacramento, bibliothèque où les plus grands chefs de la planète se rendent maintenant en pèlerinage.

Le baron, de son côté, n'ayant plus l'âge d'être mobilisé, abandonné par ses Postulantes, avait traversé la guerre de 14-18 reclus dans son cénotaphe marnais, entendant tonner le canon et se nourrissant de raves qu'il sortait nuitamment déterrer. Puis, distillant sans se lasser sa sagesse à des Postulantes revenues au nid de granit mais qui se raréfiaient, il quitta cette vallée de larmes avant le second conflit mondial, ayant toujours tout ignoré du destin de ce fils par le sang, lequel de son côté ne se soucia plus jamais de ce qui se passait de l'autre côté de l'Atlantique.

Cf. FILIBERTO, Orestiano, *El desarrollo mundial de la empresa de empanadas de origen francesa Nap's Pies*, Mexico, Prensas comerciales, 1982; KARAKOÇ, Zeki, *Aux racines de la multinationale Nap's Pies*, trad. en français, Izmir, Institut supérieur de commerce, 1985; AL-TURKI, Youssouf, *Al-Cherkat Nap's Pies fi Amrika*, Damas, Fanar al-Ma'âref, 1987; PRUDENT-PROVENÇAL, Alexandre, *Junk food et Impérialisme. Les preuves*, Charleroi, Presses libérées, 2001.

Id., *Lettres de l'auteur sur différents sujets propres à édifier les Poŝtulantes*, Bucarest, 1898, 240 p.

Ouvrage perdu. Puissent les amateurs en découvrir un jour un exemplaire chez un bouquiniste ou à l'occasion d'un vide-greniers.

Id., *De l'ablation sans douleur de la cédille inversée dans la typographie polonaise*, Venise, 1904, 844 p., avec quelques illustr. tech.

«Le baron, on le sait, fut très intéressé par les techniques

d'imprimerie, notamment lorsqu'elles touchent à des domaines peu explorés par ses confrères. La cédille inversée, à laquelle il consacre cet épais volume, constitue pour lui une verrue typographique qu'il convient d'éradiquer avec la plus tranchante fermeté... sans pour cela heurter les susceptibilités nationales d'un peuple souvent prêt à transformer un appendice en casus belli. Sa technique d'ablation dans les fontes utilisées par les imprimeurs polonais, ingénieuse et discrète, consiste à limer avec conviction les poinçons des caractères incriminés chez les fondeurs, dans l'atelier desquels il s'introduisait subrepticement sous les déguisements les plus singuliers, l'abbé Piotr Lorrindsky (KPS 2,57), prétendu historien de l'imprimerie, étant un de ceux qu'il affectionnait. Le récit, parfois cocasse, de ses interventions in situ – pas toujours bien perçues par des typographes qu'il n'hésite pas à traiter de “peignot-cul” (injure dont nous ne connaissons ni l'origine ni la signification) –, occupe la plus grande part des huit cents et quelques pages de l'ouvrage.»

Après ces exploits claironnés sans la moindre retenue, les différentes sociétés polonophiles européennes mirent le baron à l'index, estimant que, après avoir subi le démembrement de leur pays entre la Prusse, la Russie et l'Autriche, les Polonais n'avaient pas de surcroît à souffrir les agissements d'un désaxé. Les organisations polonaises appelèrent de surcroît à un boycottage drastique des éditions Mozschar, ce qui affecta le chiffre d'affaires de ce dernier, lequel pria le baron de se tenir tranquille à l'avenir. Fornaximura, arguant avec sa flamme coutumière de la cause des nationalités, le prit fort mal. Cf. différents articles parus dans le *Bulletin de la société polonophile de Paris* en 1903 et 1904. Que ceux de nos lecteurs qui lisent le polonais nous contactent pour obtenir la bibliographie exhaustive concernant la cédille inversée.

Id., *Bertille et Coloquinte*, drame en cinq actes et dix tableaux, Venise, 1904, 120 p., avec trente gravures de Ghiorgh Rioubl.

« Cette tragédie en alexandrins – parfois boiteux – nous conte les mésaventures de deux demoiselles, la rousse Bertille et la brune

Coloquinte (blonde d'après certains exégètes peu fiables), jumelles malgré leurs dissemblances. Elle tombent amoureuses du même homme, le baron Fornaximura lui-même, qui leur cache qu'il a un frère jumeau, le comte de Souligney. Eux se ressemblent comme deux gouttes d'eau trouble et les deux jeunes filles sont abusées par les odieux jumeaux. Le principal intérêt de l'œuvre, outre les gravures représentant des trios et des quatuors amoureux dans des positions variées et des paysages saisissants, réside dans une intrigue sentimentale bien menée: au dernier acte, les jumeaux, minés par le remords, se jettent du haut d'une falaise dominant le Danube. Les jeunes filles, arrivées trop tard pour s'interposer, les suivent dans la mort, inconsolables.»

Certes. On ne peut que se réjouir de ce vertueux repentir post-stupre – sachant que le foutre et les larmes ont toujours fait bon ménage. Toutefois, on aimerait en savoir plus quant à l'emplacement de ces falaises. Le Danube mesure tout de même près de trois mille kilomètres, que diantre!

Bertille et Coloquinte fut donné à l'Athénée de Vitry-le-François pour une représentation unique, le 12 novembre 1907, dans la mise en scène d'Eugène Bourrut, un protégé du baron, lequel se montra un mécène incomparable, vendant par liasses pour l'occasion des emprunts russes dont il ignorait qu'ils ne vaudraient plus un kopeck dix ans plus tard. Le public vitryat, nombreux et enthousiaste, acclama la féminité épanouie de Coco Dumoineau en Bertille, le charme acidulé de Zézette Croquemenu en Coloquinte, tandis que Sainte-Pudentienne et Honoré-Riché campaient d'inoubliables jumeaux. Tous, avant le tomber du rideau, sautaient d'un praticable sur des matelas (de marque Le Moelleux; cf. RACCOULET, Rodolphe-A., *Histoire des usines Le Moelleux*, Vitry-le-François, les successeurs de Léonce Laglu impr., s. d.) dissimulés aux yeux du public.

À la suite d'une rencontre fortuite dans une vente de charité à Brighton, où elle était en chasse sous des voiles de veuve, Zézette Croquemenu épousa lord Desmond Scratchbone, quatorzième vicomte Thistlecliff, que son entourage pressait de se marier pour assurer la survivance d'un nom illustre. Son mari préférant



Society for the Promotion of Formaximurean Studies

*Le baron aimait à se faire représenter sous les traits de son fier et douteux ancêtre,
Kriřtian III Fornaximura, dit l'Intraitable.
Ici, devant le Cénotaphe de Bhannes, tenant à la main le composeur rituel
– témoignant de son haut rang dans l'ordre de la Divine Typographie.
Les flammes en arrière-plan symboliseraient le feu revivifiant de l'Athonor.*

la compagnie des vigoureux palefreniers de son domaine à l'accomplissement de son devoir conjugal, dont la seule pensée le faisait défaillir, Zézette, devenue lady Zelia, dut recourir à des tiers afin de donner des héritiers à lord Desmond. On prétendit que l'actuel lord Scratchbone était le fils du marquis de Brignon-Cornemuffe, ambassadeur de la République française près la cour de Saint James, qui fut l'un des admirateurs les plus empressés de l'ancienne tragédienne. Selon d'autres sources, l'enfant aurait été conçu lors du voyage de lady Zelia en Terre sainte, à l'occasion de la visite d'un monastère copte du Sinaï, où elle aurait eu à prolonger son séjour à la suite d'un malaise causé par un ragout de bouc un peu trop faisandé. Les bons moines, dont le dévouement ne connaissait aucune limite, s'étaient alors succédé à son chevet jour et nuit. Zézette ne souffle bien sûr mot de ces sujets scabreux dans ses souvenirs: SCRATCHBONE, Zelia (lady), *My Careless Years*, Londres, Hubert, Jones & Fry, 1977. On consultera également avec profit: BRIGNON-CORNEMUFLE, Gaétan de, *Souvenirs au fil des ans. Du Quai au Cucq*, Le Cucq, aux dépens de l'auteur, 1955.

Quant à Coco Dumoineau, elle quitta les planches pour s'établir dans le Jura, à Saint-Claude, capitale de la pipe, où elle devint, au dire des connaisseurs, une tailleuse de pipes au savoir-faire inestimable.

Le baron caressa le projet d'adapter sa tragédie en livret d'opéra, et il prit même contact à ce sujet avec l'immense compositeur Igor Golopkine, quelque peu oublié de nos jours (cf. PROTOPOPOFF, Selifane Trofimovitch, *Le Legs de Golopkine* [trad. en français], Paris, Impr. russe, 1932), mais le projet n'aboutit pas, privant ainsi l'humanité de ce qui eût été sans nul doute possible un chef-d'œuvre. Nous conservons toutefois de précieuses notes manuscrites de la main du baron: «Premier acte, la scène est en Espagne. Attaque du cénotaphe (cf. *supra*, du même auteur, *De quelques monuments...*), transformé en roulotte, par des brigands: les héroïnes (sopranos) sont prêtes à se livrer à ces derniers pour sauver les hommes qu'elles aiment, cependant que Fornaximura et Souligney (ténors) ferrailent avec